Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1944)
Heft: 10

Rubrik: Commentaires sur la guerre actuelle

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 25.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Commentaires sur la guerre actuelle

La guerre populaire — Les opérations

Depuis un certain temps, la presse allemande s'occupe beaucoup de l'organisation de la guerre à l'intérieur des frontières du Reich. Le problème est intéressant. Il vaut la peine de s'y arrêter, car il fait partie de cette guerre en marge des hostilités sur laquelle nous avons insisté à plusieurs reprises dans ces pages. Si nous le faisons encore, c'est que nous sommes persuadés que cette forme de guerre est dangereuse pour un envahisseur et peut rapporter de grands profits à celui qui ne veut pas s'avouer vaincu.

L'attentat du 20 juillet contre le chancelier Hitler a eu des répercussions profondes dans toute l'Allemagne. Il montrait que de grands chefs étaient décidés d'en finir avec la guerre et étaient prêts à traiter avec l'ennemi.

Dans tous ses discours, le chancelier Hitler a toujours affirmé que, quoi qu'il arrive, l'Allemagne ne capitulera jamais. La répression ordonnée à la suite de l'attentat visait peut-être moins à punir l'acte lui-même qu'à détruire à coup sûr tous les éléments qui auraient été en mesure de devenir les cadres de l'Allemagne future. Il fallait faire disparaître les hommes pouvant traiter avec l'ennemi et réorganiser le pays. Bref, tous les hommes d'une certaine envergure qui, aux yeux du peuple, représentaient sinon une idée tout au moins un certain capital de confiance devaient être anéantis.

Il n'est pas exagéré de dire aujourd'hui que tous ces éléments, militaires ou civils, ont disparu ou ont été neutralisés. Il ne reste que les cadres du parti national-socialiste qui continuent

de se battre non seulement par idéologie, mais aussi pour sauver leur vie et leur situation.

Ainsi s'éloigne pour les Alliés toute possibilité de traiter, soit pour conclure un armistice d'abord, puis la paix ensuite. Donc, même si la Wehrmacht devait être battue et qu'elle finisse pratiquement d'exister en tant qu'armée constituée, il faudra cependant que la guerre continue sous une forme ou sous une autre afin de lasser l'occupant, lui créer des difficultés matérielles et politiques jusque dans son pays. D'où cette énergie et cette froide décision chez les dirigeants allemands pour prolonger coûte que coûte la guerre espérant s'appuyer, à tort ou à raison, tantôt sur l'un des Alliés contre l'autre ou vice versa en profitant des inévitables divergences d'intérêt entre les vainqueurs.

On a l'impression que les batailles en cours ne visent plus avant tout à rétablir une situation stratégique sensiblement compromise, mais à gagner du temps en vue d'organiser moralement et matériellement le « Volkskrieg » qui empêchera les Alliés de tirer quoi que ce soit de l'Allemagne en prolongeant indéfiniment la guerre. Cette conception finale de la guerre est sérieusement envisagée par les Alliés, puisque M. Churchill, dans son discours du 28 septembre, a nettement déclaré qu'il faudrait sans doute fixer à partir de quel moment la guerre contre l'Etat allemand cesserait et celle contre les bandes de guérilla commencerait. On se représente clairement ce que cela veut dire.

Après avoir contesté pendant des années les résultats des actes des « terroristes » des pays occupés, la presse allemande nous renseigne progressivement sur les dommages causés par la guérilla et les sabotages. Nous avons toujours été persuadés de la valeur de tels procédés de combat. Cependant, si les dommages causés n'ont pas été plus considérables cela tient, selon les Allemands, au fait que ce genre de guerre, sauf en Russie, n'était pas préparé. Toute l'organisation a dû être improvisée et se faire clandestinement. Donc, disent les Allemands, appli-

quons d'une manière améliorée et sur une plus grande échelle ce qui nous a causé tant de mal dans les territoires occupés de l'Est et de l'Ouest. D'où ces appels à la guerre populaire des journaux allemands. Un article, spécialement remarqué du *Völkischer Beobachter*, interdit au peuple allemand, sous peine de mort, toute collaboration avec l'occupant. Il est curieux d'y retrouver, sinon les mêmes phrases, du moins les mêmes idées prêchées en son temps par le maquis français.

Grâce à l'organisation supérieure en cours d'exécution, le rendement de cette guerre populaire doit être, naturellement, « d'une tout autre classe que celle menée par les bandits soviétiques ou les partisans de Tito ».

« Personne d'entre nous ne pactisera avec l'occupant, avec l'ennemi quel qu'il soit. Celui qui le servira sera, le lendemain, un homme mort. Aucun gouvernement, aucun tribunal ne subsistera plus d'un mois. Tout fonctionnaire qui aura prêté la main à l'ennemi se retrouvera à sa table de travail, terrassé par la mort qui le guette. Tout juge qui condamnera un Allemand, dans le sens désiré par l'ennemi, sera pendu la même nuit à l'espagnolette de sa fenêtre. »

Nous connaissons le style et les menaces du *Schwarze Korps*, l'organe officiel des S.S. et il faut faire la part de l'intimidation. Il n'en demeure toutefois pas moins vrai que de tels articles créeront un état d'esprit qui peut provoquer de sérieuses difficultés aux futurs occupants de l'Allemagne, même s'il doit en coûter cher à ceux qui continuent la résistance, car ici comme ailleurs, la guerre est à double action.

On peut se demander si les préparatifs, appuyés de menaces, répondront aux espérances des chefs nazis, car les conditions ne sont pas les mêmes que dans les autres pays occupés. Evidemment, tous les patriotes combattent pour leur pays, mais en Allemagne, il y a cinq ans que le peuple fait la guerre, qu'il est épuisé physiquement et moralement. Nous admettons volontiers qu'il est capable de faire ce que les autres ont fait, encore faut-il que le climat moral existe, qui soit susceptible

de créer et d'entretenir la force d'une telle résistance. L'avenir ne manquera pas de démontrer la valeur de cette guerre spéciale.

* * *

La guerre de mouvement caractérisa le *front ouest* du 15 juillet au 15 septembre 1944. Depuis cette date, le front n'a, dans l'ensemble, subi aucune modification importante. La bataille s'est localisée dans quatre secteurs :

— en Hollande,
— à Aix-la-Chapelle,
— entre Nancy et Metz,
— dans la trouée de Belfort.

A l'extrême gauche, la 1re armée canadienne du général Crerar a continué de progresser lentement en direction du canal Léopold, cherchant à atteindre les bouches de l'Escaut et à couper la retraite aux forces allemandes de l'île de Valcheren.

L'épisode le plus important des combats en Hollande est incontestablement l'action de la 1re armée aéroportée dans le secteur d'Arnhem. Cette opération visait à redonner un certain élan à l'armée du général Dempsey et à lui permettre de faire un bond important à l'intérieur du pays sans être arrêtée par les nombreux cours d'eau et canaux où les Allemands pouvaient mener un combat défensif. Si l'opération réussissait, d'intéressantes perspectives de débordement de la ligne Siegfried pouvaient être exploitées.

Le 17 septembre, la 1re armée aéroportée du général Brereton était déposée au sud du Rhin dans la région d'Eindhoven et au nord du Rhin inférieur vers Arnhem. Durant toute la journée du 18 septembre, des renforts aéroportés arrivèrent sans arrêt.

Le groupement d'Eindhoven prit contact vers Wegel avec les troupes motorisées de la 2e armée britannique. Le 20 septembre, ces dernières atteignaient Nimègue et franchissaient le Waal. Ce même jour, la 1re division britannique, ayant formé

une tête de pont au nord du Leck, vers Arnhem, fut en butte à des assauts violents des troupes allemandes renforcées par une forte artillerie ainsi que par une aviation qui se révélait tout d'un coup très active.

Dès le 21 septembre, les attaques allemandes convergeaient vers la 1re division britannique et contre les troupes tenant au nord de Nimègue, empêchant la liaison de s'établir entre ces deux groupements.

Le 23 septembre, la 1re division britannique isolée en plusieurs tronçons, était dans une situation désespérée. Après quelques jours de combats durant lesquels l'aviation anglo-américaine ne put guère intervenir à cause du mauvais temps, cette grande unité devait capituler.

De source alliée, 4000 hommes furent faits prisonniers alors que 2000 purent regagner les lignes anglo-saxonnes. Les Allemands affirment de leur côté avoir pris 6300 hommes et détruit un millier d'avions et de planeurs.

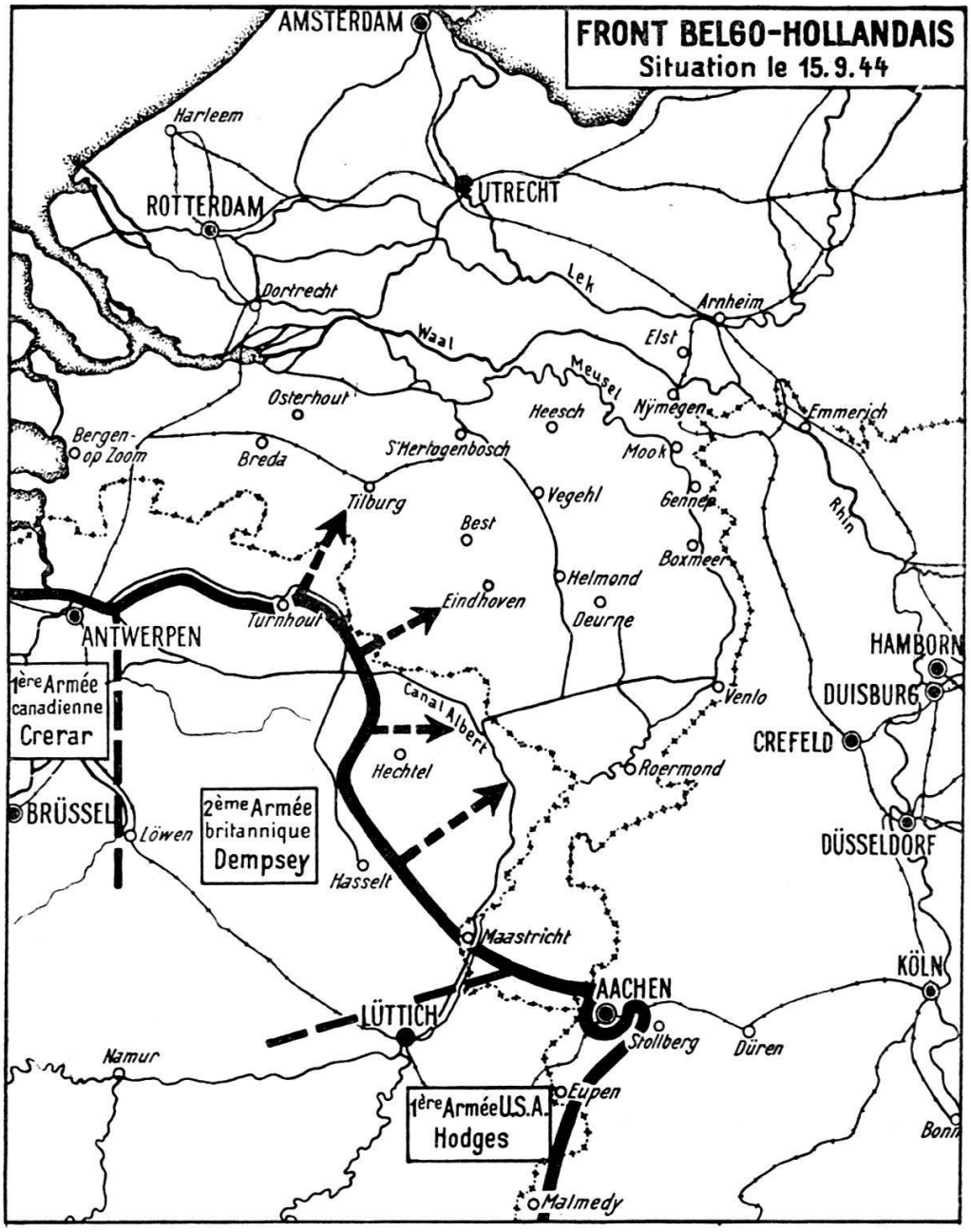
Sans attendre que la poche d'Arnhem fût liquidée, les Allemands s'attaquaient, dès le 25 septembre, aux flancs du corridor allant en gros d'Eindhoven à Nimègue. Les attaques furent particulièrement importantes entre Overloon et Mook à l'est et Œdenrode et Vechel à l'ouest.

Les Allemands parvinrent à couper temporairement ce couloir, mais les Alliés rétablirent la situation.

Le 27 septembre, les Alliés atteignaient la Meuse sur un front de 8 km. vers Boxmeer, tandis qu'à l'ouest ils parvenaient à élargir leur saillant en direction d'Oss.

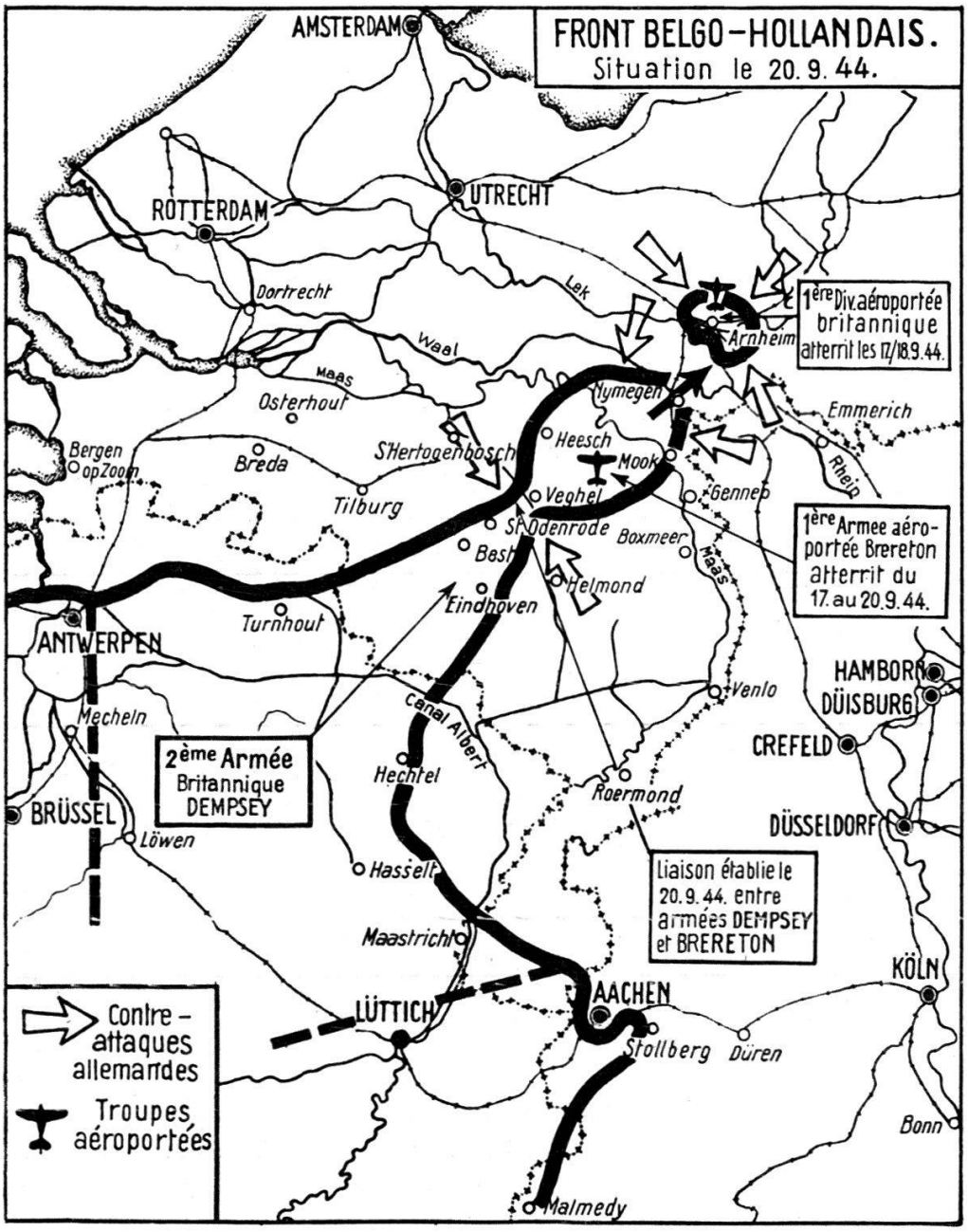
Dès le 28 septembre, la situation dans le saillant de Nimègue pouvait être considérée comme stabilisée, une fois que la base fut d'une cinquantaine de kilomètres de largeur entre Venloo et l'est de Tilburg.

Au moment où nous rédigeons cette chronique, les Anglo-Saxons continuent de l'élargir, en particulier à l'ouest d'Eindhoven, et s'assurent une tête de pont au nord de Nimègue afin de conserver le grand pont qui fut l'objet de nombreuses contre-attaques allemandes.



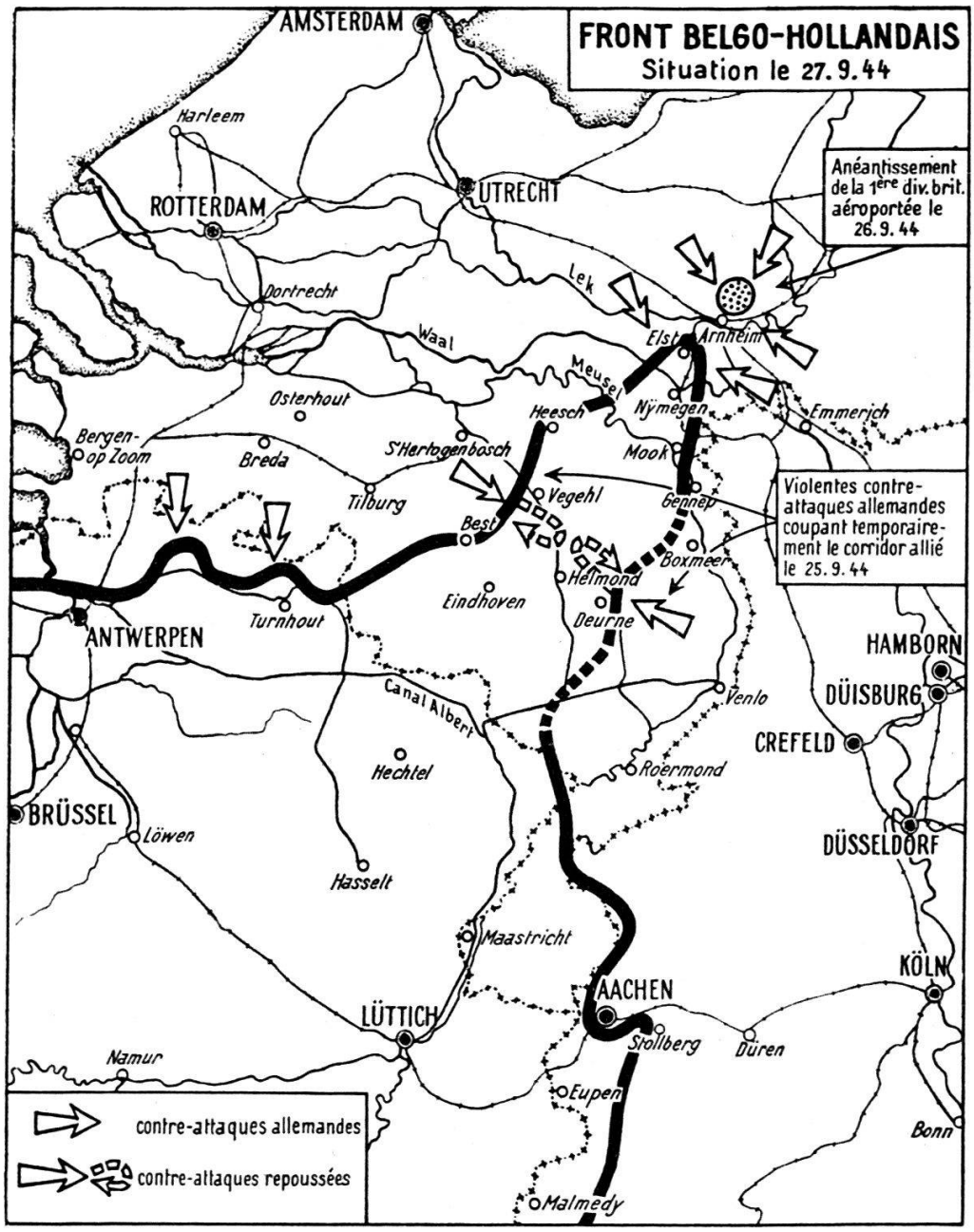
La bataille autour d'Aix-la-Chapelle est une lutte d'usure où chaque localité est âprement disputée. Quoique complètement encerclés, les derniers défenseurs allemands tiennent toujours.

Contrairement à certaines dépêches, une rupture n'a pas eu lieu. Du reste, il faut s'attendre probablement encore à



d'importants combats, car les Allemands doivent avoir massé des forces assez importantes dans la région de Düren.

Un autre centre de fixation des forces allemandes est la région de Remiremont, au sud-est d'Epinal. Les Américains ont réussi à repousser les Allemands jusqu'à le Tillot, atteignant le pied des Vosges au débouché du Ballon d'Alsace.



Quant à la bataille qui s'annonçait au début extrêmement violente dans la Trouée de Belfort, elle s'est progressivement calmée, mais de part et d'autre des préparatifs sont en cours. Du côté allié, nous assistons à un regroupement de forces accompagné d'arrivées importantes de matériel et les Allemands poussent fébrilement des travaux de fortification.

Comme nous l'indiquions au début, après une période de deux mois de guerre de mouvement très spectaculaire, le front s'est stabilisé. Pour les Alliés, le problème est d'éviter une guerre d'usure et de matériel et il s'agit pour eux de reprendre dès que possible la guerre de mouvement avant que les Allemands ne puissent se réorganiser complètement.

Cet arrêt de la guerre-éclair provient incontestablement d'un raidissement de la résistance allemande. Cependant, il y a encore d'autres facteurs. Il semble bien que les Alliés furent surpris de la rapidité avec laquelle les Allemands abandonnèrent la défense périphérique de la France pour se rapprocher de leurs frontières. Ainsi, les Anglo-Américains eurent de la peine à faire suivre le ravitaillement nécessaire à de grandes unités progressant à une allure qu'aucun horaire, même optimiste, n'aurait pu prévoir.

Il ne faut donc pas s'étonner que la période de stabilisation dure encore un certain temps, c'est-à-dire jusqu'au moment où troupes et moyens seront en place pour un nouveau bond.

* * *

En Italie, la prise de Rimini, le 17 septembre, les combats de Firenzuola et le franchissement du col de Futa, le 24 septembre, au centre du front, sont autant d'étapes qui mènent la 8e armée britannique et la 5e armée américaine vers la plaine du Pô. Mais tant que le verrou de Bologne ne sera pas tombé, il ne peut y avoir un rapide déplacement du front en direction des Alpes. Relevons que le front du maréchal Kesselring s'est toujours montré cohérent, ce qui n'a pas été le cas ailleurs et que jusqu'à maintenant ses divisions n'ont jamais été encerclées, si bien qu'avec les faibles renforts qu'il reçoit plus ou moins régulièrement il a pu maintenir ses effectifs à une valeur à peu près constante.

Le front d'Italie est une base de départ contre l'Autriche et la Dalmatie. On peut se demander si l'on verra les Anglo-

Américains prendre contact dans cette région avec les Russes venant des Balkans.

* * *

Si nous sommes spécialement attentifs à ce qui se passe à l'Ouest, nous ne devons pas perdre de vue qu'il se produit dans le centre de l'Europe des événements qui peuvent sans peine être comparés aux anciennes invasions. Du résultat de ces batailles, dépendra non seulement le sort immédiat de la guerre, mais aussi celui de l'Europe.

Les renversements politiques roumain et bulgare ont permis aux Soviets de tourner sans peine le front des Carpathes et les Alpes de Transylvanie.

Ainsi grâce à une action politique habilement menée et appuyée sur un respectable déploiement de forces, de grands résultats stratégiques ont pu être atteints non seulement sans efforts, mais ils ont procuré aux Russes un accroissement de force, puisque les armées roumaine et bulgare combattent à leur côté. On peut penser ce que l'on veut de leur valeur, mais déjà le seul fait qu'elles ne leur sont plus hostiles constitue un allégement pour les Soviets. Les unités roumaines sont engagées pour la conquête de la Transylvanie et jusqu'à maintenant les Bulgares font de l'occupation en Thrace au profit des Russes.

Dès que les Portes de fer furent franchies, les troupes soviétiques poussèrent dans deux directions, d'une part, vers Belgrade en vue de donner la main aux partisans de Tito et, d'autre part, vers Temesvar et Arad où elles pouvaient se déployer dans la plaine hongroise. Dès ce moment, il fut possible de se rendre compte de l'ampleur de la manœuvre stratégique projetée. Si une partie des forces soviétiques étaient engagées en deux colonnes vers Budapest en passant par Szeged et Szolnok, après avoir franchi la Theiss (la Tisza) en créant une succession de têtes de pont, les autres remontaient vers le nord pour atteindre Grosswardein (Oradea Mare) et

Debrezcen, tandis que plus au sud-est les Russes occupaient Klausenburg (Cluj).

Parallèlement aux opérations dans la Transylvanie du nord, le général Petrow exerçait une forte pression sur les cols des Carpathes et des Beskides. Ainsi, toute l'organisation germano-hongroise de ces montagnes est menacée d'être prise à revers.

Avec ou sans armistice, la situation de la Hongrie est sans issue, d'autant plus qu'en Slovaquie l'insurrection des partisans, si elle ne peut pas encore être appuyée par les Russes, oblige les Allemands à éparpiller leurs forces.

Quant à l'armée von Weichs, qui était stationnée en Grèce, Albanie, Serbie et Croatie, elle a été reprise en partie probablement en Hongrie, mais il se peut qu'une quinzaine de divisions livrent encore dans les Balkans un difficile combat retardateur, séparées les unes des autres. Elles ne seront pas à même de constituer un front proprement dit.

En cas d'abandon de la Hongrie, on peut se demander où les Allemands seront en mesure de rétablir un front. La réponse à cette question est beaucoup moins d'ordre géographique qu'un problème d'effectifs.

Logiquement, ils devraient être en mesure de résister dans le défilé de Presburg, les montagnes de Styrie et de là soit dans les Alpes Juliennes ou en Carinthie. Ainsi se poserait dans un cadre d'ensemble le problème du front italien qui devrait alors à ce moment passer en gros par les Alpes du Trentin. Reste à savoir si les divisions disponibles permettront de l'étoffer sérieusement.

Suivant le développement de la manœuvre russe, une fois la région de Budapest-Presburg atteinte, tout le problème du front oriental se posera, car une menace venant du sud au nord pèsera sur toutes les voies de communications menant vers l'est. Le sort d'environ 120 divisions allemandes sera en jeu.

Quant à l'offensive dans la partie nord du front, elle a

mené les Soviets jusqu'à la Baltique dans la région de Libau et Riga.

Les Russes n'avaient pu entrer en Prusse orientale à la suite de l'offensive d'août partant de Bialystock en direction du nord-est, car ils s'étaient heurtés à la résistance allemande entre Osowiez-Lomza et Ostrolenka. Abandonnant cet axe, ils ont repris leur marche vers cette province en venant de

Tauroggen-Tilsit, après avoir réoccupé la Lettonie et la Lithuanie.

* * *

A l'Est, la Prusse orientale est sérieusement menacée ; par la progression en Hongrie et l'incertitude qui doit régner dans la Honved à la suite de la proclamation du régent Horthy, le front des Carpathes peut s'effondrer à brève échéance ; la poussée soviétique en direction de l'Adriatique est une affaire de temps.

Une fois de plus, il faut constater que la longueur des fronts est de plus en plus disproportionnée avec les effectifs dont dispose la Wehrmacht. Si, à l'Ouest le repli allemand a provoqué un raccourcissement du front, à l'Est, en revanche, il s'allonge démesurément et il est impossible aux Allemands de faire des prélèvements sur l'Ouest, car à ce moment-là l'équilibre serait définitivement rompu. Gagner du temps est l'unique pensée de l'O. K. W. Il espère passer l'hiver pour attendre le moment où la mobilisation totale fournira de nouvelles troupes permettant de durer.

Ainsi, les Allemands ne cherchent plus à remporter des victoires, mais la presse prépare l'opinion publique à de dures batailles défensives sur les territoires du Reich lui-même. Grâce au temps gagné, le gouvernement allemand espère, comme nous l'avons vu, pouvoir tirer parti des rivalités entre les Alliés.

Pour se faire une idée de la longueur encore possible de la guerre, il faudrait exactement connaître les effectifs allemands. Ceci est impossible, car on ne connaît pas exactement les pertes subies tant à l'Ouest que dans l'Est.

Cependant, le facteur matériel compte moins que le facteur moral. C'est ce dernier qui est actuellement déterminant et il ne supporte aucun calcul, car il est régi par des impondérables. (18. 10.)